



**HAL**  
open science

**”De la simplicité avec art” (conférence prononcée en novembre 2022, en ouverture du Séminaire de recherches ”Ethique et esthétique de la simplicité. littérature et arts, histoire des idées”, Nantes Université, 2022-2024, sous la direction de Dominique Peyrache-Leborgne, Cécile Mahiou, Chantal Pierre et Philippe Postel)**  
Dominique Peyrache-Leborgne

► **To cite this version:**

Dominique Peyrache-Leborgne. ”De la simplicité avec art” (conférence prononcée en novembre 2022, en ouverture du Séminaire de recherches ”Ethique et esthétique de la simplicité. littérature et arts, histoire des idées”, Nantes Université, 2022-2024, sous la direction de Dominique Peyrache-Leborgne, Cécile Mahiou, Chantal Pierre et Philippe Postel). 2024. hal-04527924

**HAL Id: hal-04527924**

**<https://hal.science/hal-04527924>**

Preprint submitted on 31 Mar 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# **Éthique et esthétique de la simplicité. Littérature et arts ; histoire des idées**

## Introduction

« De la simplicité avec art »

Dominique Peyrache-Leborgne  
Nantes Université LAMO UR 42 76

[...] cette simplicité merveilleuse [...]. Qui me la donnera<sup>1</sup> ?

L'objectif de ce séminaire (complété par deux Journées d'étude<sup>2</sup>), organisé à Nantes Université entre novembre 2022 et juin 2024<sup>3</sup>, est d'interroger la question de la simplicité à la fois sur le plan des formes artistiques et sur le plan des valeurs, à partir de la Renaissance européenne puis de l'un des « âges d'or » de la simplicité (le XVII<sup>e</sup> siècle)<sup>4</sup> jusqu'à l'extrême contemporain, dans les domaines des arts et de l'histoire des idées, et ceci au plan international.

Pour ce faire, nous nous sommes appuyés sur une série de travaux qui ont déjà montré l'importance du sujet. Il faudrait d'abord citer l'un des inspirateurs de ce projet, André Jolles qui, dans *Formes simples (Einfache Formen)*, publié en 1930<sup>5</sup>, avait envisagé sous l'angle de la simplicité les genres du conte, du mythe, de la légende, du proverbe, du dicton, etc., ainsi que l'étude consacrés à la

---

<sup>1</sup> François de Salignac de la Mothe-Fénelon, « Sur la simplicité » (publication 1713), *Lettres et opuscules spirituels*, XXVI, in *Œuvres*, Jacques Le Brun (éd.), Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, t. I, 1983, p. 679, 686-687. Sur la simplicité chez Fénelon, on pourra consulter Young-Sun Cha, *La simplicité chez Fénelon*, Thèse Lettres, sous la direction de Jacques Prévost, Paris X-Nanterre, 1999 ; et Laurent Susini, « Paradoxe et redéploiement du style simple à l'âge classique », in Sophie Jollin-Bertocchi, Lia Kurts-Wöste, Anne-Marie Paillet, Claire Stolz (dir.), *La simplicité. Manifestations et enjeux culturels du simple en art*, Paris, Champion, 2017, p. 169-184.

<sup>2</sup> « La simplicité au XIX<sup>e</sup> siècle », 29 mars 2024, Nantes Université (organisation Chantal Pierre et Dominique Peyrache-Leborgne) ; et « La Simplicité, entre Orient et Occident », 17 mai 2024, Nantes Université (organisation Philippe Postel et Dominique Peyrache-Leborgne).

<sup>3</sup> Ce séminaire est porté par Dominique Peyrache-Leborgne, et co-organisé avec Cécile Mahiou, Chantal Pierre et Philippe Postel (Laboratoire LAMO, UR 4276, Littératures antiques et modernes).

<sup>4</sup> Le sujet étant très large, pluridisciplinaire et comparatiste, ouvert à toutes les aires culturelles, nous avons dû arbitrairement poser un *terminus a quo* sur le plan historique, ce qui, bien sûr, nous fait regretter de ne pas avoir pu intégrer les cultures antiques et médiévales, pourtant elles aussi fort concernées par cette problématique.

<sup>5</sup> André Jolles, *Formes simples* [1930], trad. de l'allemand par Antoine-Marie Buguet, Paris, Le Seuil, 1972.

simplicité dans les théories littéraires du XIX<sup>e</sup> siècle en France par Mariane Bury<sup>6</sup>. Récemment, un ouvrage collectif publié en 2017, *La simplicité. Manifestations et enjeux culturels du simple en art*<sup>7</sup>, a également montré le très vaste empan de la question, au plan de la rhétorique et du style, depuis l'Antiquité jusqu'à l'extrême-contemporain. Il faut évoquer parallèlement les travaux de Patricia Eichel-Lojkine et de Nathalie Prince qui ont publié, en 2013, dans la Revue *PUBLIJE*, *La simplicité, une notion complexe*<sup>8</sup>, un ensemble de contributions destinées à interroger la notion même de simplicité, en soulignant que sa définition est en soi complexe, et qu'elle reste indissociable de son apparent contraire.

De plus, le sujet concerne tous les arts (la littérature, les arts visuels, la musique, la danse, l'architecture, et nous avons eu la chance, au cours de ce séminaire, d'entendre des spécialistes de ces divers domaines), et il touche aussi tous les domaines de la pensée (la spiritualité, l'éthique, la philosophie, l'économie...). Que le sujet soit incontournable dans les domaines de la philosophie morale nous est rappelé par Vladimir Jankélévitch qui l'inscrit dans son *Traité des vertus* (1949)<sup>9</sup>, et le propos a été, de la même façon, poursuivi par André Comte-Sponville (*Petit traité des grandes vertus*, 1995) et d'autres penseurs contemporains<sup>10</sup> :

La simplicité est oubli de soi, de son orgueil et de sa peur : [...] Nos meilleures actions sont suspectes ; nos meilleurs sentiments, équivoques. Le simple le sait, et s'en moque. Il ne s'intéresse pas assez pour se juger. La miséricorde lui tient lieu d'innocence, ou l'innocence de miséricorde. Il ne se prend ni au sérieux ni au tragique. Il suit son bonhomme de chemin, le cœur léger, l'âme en paix, sans but, sans nostalgie, sans impatience. Le monde est son royaume, qui lui suffit. Le présent est son éternité, qui le comble. Il n'a rien à prouver, puisqu'il ne veut rien paraître. Ni rien à chercher, puisque tout est là. Quoi de plus simple que la simplicité ? Quoi de plus léger ? C'est la vertu des sages, et la sagesse des saints<sup>11</sup>.

Mais quelles applications concrètes peut-on envisager pour cette « vertu » ? Tout récemment Jérôme Brillaud a publié un ouvrage qui met aussi en relief les nouveaux enjeux de la question au plan des sciences humaines et de la vie quotidienne : *A Philosophy of Simple Living* (2020)<sup>12</sup>. Le militant pacifiste et écologiste d'origine indienne Satish Kumar, dans *Comment j'ai appris la*

<sup>6</sup> Mariane Bury, *La nostalgie du simple. Essai sur les représentations de la simplicité dans le discours critique du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, H. Champion, 2004.

<sup>7</sup> Sophie Jollin-Bertocchi, Lia Kurts-Wöste, Anne-Marie Paillet, Claire Stolz (dir.), *La simplicité. Manifestations et enjeux culturels du simple en art*, op. cit.

<sup>8</sup> <http://revues.univ-lemans.fr/index.php/publije/issue/view/5>

<sup>9</sup> Vladimir Jankélévitch, « La simplicité », in *Traité des vertus* [1949], t. 3, *L'Innocence et la méchanceté*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 1986, p. 404-424.

<sup>10</sup> André Comte-Sponville, *Petit traité des grandes vertus*, Paris, P.U.F., 1995, p. 199-208 ; Michel Dupuy, article « Simplicité », in *Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique*, M. Viller (dir.), Paris, Beauchesne, T. 14, 1990, p. 921 ; Christophe André, « Simplicité », Revue *Christus*, n° 244, octobre 2014, <https://www.revue-christus.com/article/simplicite/4055>.

<sup>11</sup> André Comte-Sponville, « La simplicité », op. cit., p. 208.

<sup>12</sup> <https://press.uchicago.edu/ucp/books/book/distributed/P/bo50552756.html>. ; voir aussi Alain Chareyre-Méjan, *Essai sur la simplicité d'être*, Toulouse, Érés, 2009.

*simplicité : mon engagement pour une écologie spirituelle* (2021), montre aussi les liens qui relient des engagements pris dans le sillage de Gandhi à la problématique actuelle de la « simplicité volontaire » et de « sobriété heureuse<sup>13</sup>».

Tous ces travaux nous confirment que les questionnements autour de la simplicité, transhistoriques, ont été et représentent toujours des enjeux culturels multiples, souvent corrélés entre eux, les choix esthétiques ou spirituels s'articulant à une éthique, à un horizon socio-économique et politique. La simplicité reste ainsi attachée à des problématiques dont certaines reviennent en force de manière récurrente, notamment autour des questions, brûlantes d'actualité aujourd'hui, de simplification des modes de vie, parfois de mise en question d'une certaine artificialité technologique ou économique, quand celle-ci menace de devenir contre-productive. La simplicité, à la fois comme forme artistique (minimalisme, esthétique de la clarté ou de la brièveté et de l'épure) et comme valeur sur les plans matériel et spirituel, et par voie de conséquence comme pratique dans la vie quotidienne, nous apparaît donc, globalement, comme un horizon de pensée qui semble aujourd'hui associé à un fort coefficient de positivité.

### ***La simplicité, idéal ou aporie ?***

Pourtant, affirmer la possibilité même de la simplicité sur le plan des productions culturelles ne va pas de soi. Il suffit de se reporter à l'étymologie du terme pour constater qu'il peut s'agir là d'un idéal certes éminemment désirable par certains aspects mais peut-être aussi inaccessible ; un idéal, donc, tout aussi nécessaire qu'impossible, que l'on ne pourrait vivre que sur le mode de la nostalgie<sup>14</sup>. Dans son sens premier en effet, le simple (*simplex*) est ce qui est un, ce qui ne comporte pas plusieurs plis, ce qui n'est pas composé de plusieurs substances ou de plusieurs éléments. Par dérivation, le simple rejoint aussi le naturel – opposé à l'artificiel –, ou encore ce qui ne présente pas de duplicité sur le plan moral, ce qui est sans détour, candide, ingénu, naïf. Serait donc simple, en définitive, ce qui resterait totalement « un », ou totalement « pur » sur le plan physique ou moral, ou encore ce qui maintiendrait un continuum, une immédiateté voire une unité, entre nature et civilisation. Or, selon ces définitions, rien, ni dans les civilisations, ni même, en réalité dans la nature, ne peut relever *stricto sensu*, du simple. Même « l'originelle simplicité » de « l'état de nature » selon Rousseau dans le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité* (1755)<sup>15</sup>, c'est-à-

<sup>13</sup> Paris, Éditions Robert Laffont, 2021.

<sup>14</sup> C'est déjà le constat que faisait Mariane Bury à propos de la culture française du XIX<sup>e</sup> siècle dans *La nostalgie du simple*, *op. cit.*, p. 11 : « Le sentiment de la simplicité s'impose comme fédérateur d'une interprétation nostalgique mais vivante du passé ».

<sup>15</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Jean Starobinski (éd.), Paris, Gallimard, 1969, Folio essais, p. 137 : [Note de Rousseau] « Quant aux hommes semblables à moi dont les passions ont détruit pour toujours l'originelle simplicité [...] ceux-là tâcheront, par l'exercice des vertus qu'ils s'obligent à pratiquer [...], à mériter le prix éternel qu'ils en doivent attendre [...] » Et dans la « Seconde partie » du *Discours*, p. 98 : « Dans ce nouvel état [les petites sociétés-familles], [...] une vie simple et solitaire, des besoins très bornés [...] »

dire la vie primitive des petites sociétés-familles, est un postulat théorique à partir duquel Rousseau pense le processus civilisationnel comme complexité inéluctable. La simplicité absolue, sans pluralité physique ou morale, ne peut donc véritablement exister. Gaston Bachelard, philosophe des sciences mais aussi de la littérature et de la rêverie, avait découvert, écrit Edgar Morin en 2005 dans son *Introduction à la pensée complexe*, que « le simple n'existe pas ; il n'y a que du simplifié<sup>16</sup>. »

Il en va de même pour les formes artistiques : dans quelle mesure peut-on vraiment parler de formes simples ? N'est-il pas abusif de confondre « formes simples » et formes brèves, telles que le conte, l'aphorisme ou le haïku ? N'est-ce pas, là encore, une vue de l'esprit ? L'art, par définition « artifice », donc fabrication, ne serait-il pas toujours une création complexe ? Et ne faut-il pas aussi, en partie, déconstruire les notions d'art primitif, d'art naïf, à propos de la simplicité formelle apparente de certaines expressions culturelles qui échappent aux normes et aux modèles des civilisations occidentales, technologiquement sophistiquées ? Au fond, seule pourrait être pensée, alors, une simplicité relative, au regard d'une complexité objectivement constatée dans la nature et dans les sociétés, complexité produisant de l'inintelligible, que nous nous efforçons légitimement de réduire.

Mais, même en ce sens, le concept de simplicité ne va pas de soi, du fait du faisceau touffu des applications et des enjeux qu'il recouvre : la démarche scientifique et la rationalité ; la morale et l'éthique ; le langage et l'art, aussi bien dans leurs formes que dans leurs sujets. De ce fait, cette simplicité, même toute relative, peut également apparaître comme problématique. Selon les points de vue, elle peut en effet être connotée soit positivement, soit négativement. Positivement : une certaine simplicité, par exemple dans les comportements ou dans les discours, peut être considérée comme éthiquement bonne, car elle suppose clarté et franchise, une expression directe, une droiture spontanée favorisant l'authenticité des rapports humains et la transmission de contenus universellement partageables. C'est l'un des aspects essentiels de la défense de la simplicité au XVII<sup>e</sup> siècle. Au niveau de l'expression, la simplicité a été et reste toujours un idéal rhétorique répondant à une exigence éthique (Boileau et son *Art Poétique*, « soyez simple avec art »), qui a côtoyé les notions de « naturel » (Perrault), puis « d'écriture blanche » (Roland Barthes à propos du style d'Albert Camus dans *L'Étranger*), « d'écriture courante » (Marguerite Duras), « d'écriture de l'ordinaire » ou de « l'infra-ordinaire » (Georges Perros dans le recueil

---

<sup>16</sup> Edgar Morin, *Introduction à la pensée complexe*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 24.

poétique *Une Vie ordinaire*<sup>17</sup>), ou encore « d'écriture plate » (Annie Ernaux ou les récits « minimalistes » de J. Ph. Toussaint, Patrick Deville, Elise Turcotte)<sup>18</sup>.

D'un côté « la vertu des sages » et « la sagesse des saints », donc, selon André Comte-Sponville, ou plus modestement la simplicité d'une éloquence vraie, d'une parole authentique ; mais de l'autre aussi le risque de l'échec, le ratage de qui veut faire l'ange et fait la bête. La simplicité peut aussi être envisagée négativement, soit comme pari impossible, soit comme appauvrissement de la pensée, une forme de réductionnisme. Comme pari impossible : le développement des sciences et des techniques, et la complexification des structures sociales, des circuits économiques, des enjeux de pouvoir, tout semble éloigner l'*homo economicus* moderne de la simplicité du moins dans son mode de vie, et l'on ne peut pas revenir en arrière disent certains. Comme appauvrissement : la recherche de la simplicité pourrait alors signifier une forme d'effroi face à la sophistication croissante des civilisations, une incapacité à se mesurer à l'existence de contradictions, donc une tendance à la simplification abusive, à l'immobilisme, une forme de paresse intellectuelle. Comme réductionnisme : la simplification scientifique cacherait parfois une volonté de toute-puissance et de domination. L'on invoquera sur cette question la démarche philosophique exposée par Bruno Latour dans son ouvrage de 1984, *Irréductions*<sup>19</sup>, qui entend démontrer que la volonté systématique de réduction de la pluralité des choses du monde à des systèmes d'interprétation clos, est un échec, voire une trahison. Et à nouveau l'on peut citer Edgar Morin : nous demandons à la pensée, et principalement à la pensée scientifique, de dissiper les obscurités face à ce qui nous apparaît comme des contradictions, face à ce que la pensée rationaliste n'arrive pas, en fait, à maîtriser. Ce que le philosophe appelle « le paradigme de simplicité », ou encore de façon significative « le paradigme de simplification », est un « paradigme qui met de l'ordre dans l'univers, et en chasse le désordre [...] »<sup>20</sup>. Mais cette volonté de mise en ordre peut aussi mutiler la réalité. La question qui se pose alors pour Edgar Morin est de déterminer comment nous pouvons faire face à la complexité du monde sans tenter de la simplifier par des dogmatismes réducteurs ou des systèmes clos ; y faire face, donc, à travers la recherche d'une pensée plus globale et surtout plus décloisonnée, interdisciplinaire, qui intègre la contradiction, l'incertitude, l'altérité, et fonctionne à partir de systèmes ouverts. Opposant réductionnisme scientifique et systèmes ouverts sur le plan de la littérature, Edgar Morin se plaît à citer comme exemples de pensées jubilatoires, en mouvement, les grands romans du XIX<sup>e</sup> ou du XX<sup>e</sup> siècles tels que *La Recherche du temps perdu*,

---

<sup>17</sup> *Une vie ordinaire*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie / Gallimard », 1967 ; voir aussi Abdelhamid Bougatf, « Le style simple dans *Une vie ordinaire* de Georges Perros », in *L'Homme dans le style et réciproquement*, Philippe Jousset (dir.), Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2015, p. 113-122.

<sup>18</sup> Voir sur ce plan les différents articles regroupés dans l'ouvrage collectif dirigé par Sophie Jollin-Bertocchi, Lia Kurts-Wöste, Anne-Marie Paillet, Claire Stolz (dir.), *La simplicité. Manifestations et enjeux culturels du simple en art, op. cit.*, notamment l'introduction, p. 11.

<sup>19</sup> Bruno Latour, *Les microbes. Guerre et Paix*, suivi de *Irréductions*, Paris, A.-M. Métailié, « Pandore », 1984.

<sup>20</sup> Edgar Morin, *op. cit.*, p. 79.

romans qui montrent admirablement, selon le philosophe, que « le même être se transforme dans le temps » et « que ce n'est pas seulement la société qui est complexe, mais chaque atome du monde humain<sup>21</sup> ».

### ***Une démarche dialectique***

Face à des démarches comme celles de Bruno Latour ou d'Edgar Morin, l'idéal de simplicité ne serait-il, alors, qu'une utopie, ou pire, une illusion ? Pas si nous considérons que, plus qu'une donnée immédiate ou facile, la simplicité a souvent été pensée comme n'étant pas l'antonyme de la complexité, mais plutôt comme un but à atteindre, comme le fruit d'une démarche dialectique et d'un cheminement souvent difficile : une simplicité non seulement relative mais en quelque sorte seconde, s'exprimant ou se retrouvant avec art et profondeur, pourrait-on dire, une simplicité qui serait le point d'arrivée de processus accueillant en réalité la complexité du monde et de soi-même pour mieux la comprendre. Il est alors possible de faire intervenir, sur ce plan, le concept de « simplexité » développé par le scientifique et neurophysiologiste Alain Berthoz (*La Simplexité*, 2009)<sup>22</sup>, et qui peut recouper partiellement la notion de simplicité seconde. La simplexité rejoint ce mode de fonctionnement de l'intelligence qui consiste à rendre la complexité plus accessible. Berthoz écrit ainsi que la simplexité est « cet ensemble de solutions trouvées par les organismes vivants pour que, malgré la complexité des processus naturels, le cerveau puisse préparer [un] acte et en anticiper les conséquences. Ces solutions [...] permettent d'arriver à des actions [...] plus rapides, plus efficaces<sup>23</sup>. » De ce fait, la simplexité ne s'oppose pas à la complexité ; au contraire, elle la présuppose, et elle intervient dans les démarches de symbolisation, de schématisation et de stylisation. L'on peut citer ici deux exemples proposés par le neurophysiologiste, qui rejoignent bien notre approche de la simplicité « seconde » dans le domaine des arts : les labyrinthes et le Petit Poucet. Les labyrinthes artistiques symbolisent à la fois la complexité du monde, le parcours existentiel qui est au fond celui de chaque être humain, et les processus de simplification nécessaires pour représenter cette complexité<sup>24</sup> ; et les cailloux répandus sur son chemin par le petit Poucet relèvent bien du même geste<sup>25</sup>.

### ***La simplicité dans ses déterminations socio-historiques***

L'on constate aussi que le regard porté sur une simplicité désirable et conçue comme le fruit d'un cheminement dialectique, s'articule souvent, en art, à des considérations d'ordre anthropologique et socio-historique. Historiquement, la notion de simplicité artistique a pu être corrélée à celles de primitivisme, à la réhabilitation des arts populaires, à l'apologie du « naïf » puis, dans la culture

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 79.

<sup>22</sup> *La Simplexité*, Paris, Odile Jacob, 2009.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 200-201.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 193.

contemporaine, à l'art brut, à l'art du quotidien, voire au « non-art<sup>26</sup> ». La notion semble aussi volontiers convoquée lorsqu'il s'agit d'interroger certaines catégories artistiques, certains genres ou sujets qui semblent plus que d'autres contenir ou réclamer ce tropisme de la simplicité : les récits d'autodidactes, le roman rustique, la littérature de jeunesse ..., et aussi toutes les formes d'art (littérature, peinture, théâtre, pantomime) dans lesquelles les personnages du simple, du candide, de l'idiot, ont été pensées comme des révélateurs paradoxaux de vérités.

C'est dans ce cadre que se dessine plus clairement les contenus sociaux du concept. Les notions de simplicité, de naïveté et de populaire se sont en effet souvent rejointes pour former des blocs conceptuels cohérents, déterminés par des facteurs socio-historiques bien identifiables : par exemple, en Occident, les répercussions de la Révolution française puis de la Révolution industrielle. Le romantisme ne cessera de mettre en valeur la notion de génialité des arts populaires, articulée à l'éloge d'une vie simple, proche de la Nature et inspirée du message évangélique de la « *sancta simplicitas* ». Un peu plus tard, les pourfendeurs de la Révolution industrielle, très actifs notamment dans le domaine anglo-saxon, au moins depuis Henry David Thoreau et son *Walden ou Life in the Woods* (1854) dénonceront les dégâts occasionnés par le développement du capitalisme et de l'industrie, en faisant appel à un idéal de vie simple et rustique. C'est ainsi que l'on redécouvre aujourd'hui, grâce à des traductions récentes et à une meilleure diffusion, certains « ancêtres », pourrait-on dire, de l'écologie politique, à travers des témoignages remontant à l'apogée de la Révolution industrielle : il faut citer ici trois ouvrages présentés récemment par les essayistes Cédric Bigiani, David Murray et Pierre Thiesset, intitulés significativement *Vers une vie simple* (2020, il s'agit de la traduction d'une série d'essais publiés à Londres en 1887 par le Victorien Edward Carpenter<sup>27</sup>) ; également *Vivre la simplicité volontaire. Histoire et témoignages*, 2014 ; et enfin, des mêmes, *Aux origines de la décroissance. Cinquante penseurs* (2017). Ces trois ouvrages exposent l'origine historique et les conditions de développement des discours portant sur un idéal de vie matérielle dite « simple », c'est-à-dire décorrélée du productivisme et de la surconsommation<sup>28</sup>, simplicité également prônée, après Thoreau, par quelques grands Victoriens tels que John Ruskin ou William Morris puis, plus près de nous, par Georges Bernanos, Albert Camus, la philosophe Simone Weil ou encore le philosophe, artiste et militant Lanza del Vasto dans son

---

<sup>26</sup> Voir Joseph-Émile Muller, *L'Art et le non-art*, Paris, A. Somogy, 1970 ; Dora Vallier, *Art, anti-art et non art*, Caen, L'Échoppe, 1986 ; et Cécile Mahiou, *Poétique du quotidien : le parti-pris du non-art*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2023, notamment le chapitre 3, « Le 'paradoxe délibéré' du non-art » : p. 115 : « [...] la notion de non-art [...] apparaît fréquemment dans les textes réflexifs des artistes, en étroite proximité avec le concept de quotidien. Ce sont [...] plus spécifiquement les productions textuelles des artistes associés au groupe Fluxus [...] »

<sup>27</sup> Edward Carpenter, *Vers une vie simple [England's Ideal and Other Papers on Social Subjects]*, London, 1887], trad. de l'anglais par Pierre Thiesset, Paris, L'échappée, coll. « Le pas de côté », 2020.

<sup>28</sup> Voir aussi Paul Ariès, *La Simplicité volontaire contre le mythe de l'abondance*, Paris, La Découverte, 2011.



ouvrage de 1945, *Principes et préceptes d'un retour à l'évidence*, dont le sous-titre est *Éloge de la vie simple*<sup>29</sup>.

### ***Simplicité, dépouillement, poésie***

Ainsi, alors que la simplicité absolue nous était apparue d'abord comme une aporie, comme un concept purement théorique, inactualisable, ou encore comme une tendance à la simplification trompeuse, la simplicité relative et seconde, en revanche, correspond à ce besoin impérieux de se « décomplicier », pour reprendre une belle expression d'un auteur contemporain qui sera central pour notre propos, Charles Juliet<sup>30</sup>. Elle redonne une urgence et une actualité à la corrélation soulignée dès le taoïsme ou les Évangiles, entre une certaine simplicité matérielle et la « vie bonne » ou la sagesse, entre une certaine simplicité spirituelle et l'authenticité ou la justesse, entre une certaine simplicité esthétique et la beauté ou l'harmonie. Car la simplicité du langage n'exclut ni la profondeur de la pensée ni l'émerveillement ou le surgissement du mystère. Même au sein du familier, elle peut dire un infini ou se situer au bord d'un insondable. Tous les artistes minimalistes recherchant l'épure, l'abstraction, la stylisation, le savent bien. Penchons-nous par exemple un instant sur la puissance d'émotion que peut dégager un petit poème aussi simple sur le plan formel et lexical que « Le Chat et le soleil » (1970) de Maurice Carême :

#### *Le Chat et le soleil*

Le chat ouvrit les yeux,  
Le soleil y entra.  
Le chat ferma les yeux,  
Le soleil y resta.

Voilà pourquoi, le soir  
Quand le chat se réveille,  
J'aperçois dans le noir  
Deux morceaux de soleil<sup>31</sup>.

<sup>29</sup> Lanza del Vasto, *Principes et préceptes du retour à l'évidence. Éloge de la vie simple*, Paris, Denoël-Gonthier, 1945.

<sup>30</sup> Cette expression revient à plusieurs reprises dans le *Journal* de Charles Juliet ; voir notamment *Traversée de nuit. Journal (II)*, Paris, P.O.L., 2013, p. 107 : « Décomplicé. De plus en plus vrai. » ; et *Accueils. Journal (IV) : 1982-1988*, Paris, P.O.L. 1995, p. 200-201 : « [...] je suis fréquemment intervenu sur moi pour me décomplicier, me dépouiller, laisser opérer en moi ce qui émanait de ce centre à partir duquel je cherchais à m'unifier. » (26 janvier 1986). Plus globalement, la simplicité, comme objectif éthique, spirituel, matériel et esthétique, est un des fils rouges, et sur le long terme, de la démarche de Charles Juliet. Il résume ainsi, dans *Au pays du long nuage blanc*, ce qui à quoi correspond pour lui l'engagement de toute sa vie : « C'est seulement en étant fidèle à la vie / que je puis être fidèle à l'art / Et fidélité à l'art signifie / bonté sincérité simplicité probité » (Paris, P.O. L., 2005 ; Gallimard, Folio, p. 181).

<sup>31</sup> Maurice Carême, *L'Arlequin*, Paris, Nathan, 1970.

Plus généralement, il faudrait souligner la tendance évidente, massive, de la poésie moderne et contemporaine à se dépouiller, souvent aussi à revenir au concret, au réel, à la matière dans sa simplicité première<sup>32</sup>. Déjà chez Apollinaire dans *Alcools*, l'unique vers de « *Chantre* », composé d'une brève séquence nominale (« Et l'unique cordeau des trompettes marines<sup>33</sup> ») ouvre un champ immense de possibles. Plus près de nous, les distiques et les vers courts – deux ou trois syllabes – de Guillevic dans *Carnac* (1961) et *Sphère* (1963) redonnent une présence et une densité au réel immédiat :

Toute une arithmétique  
Est morte dans tes vagues<sup>34</sup>.

Chez Yves Bonnefoy, la recherche du « simple » et du « sens » se fait à travers le « tamis » du son. « Pour Bonnefoy, 'prendre musique', c'est s'ouvrir au 'simple' » écrit Michèle Finck. « La musique des mots est 'simplificatrice'. Elle est le tamis du texte. Les quelques poèmes qui s'infléchissent vers la chanson populaire reposent sur un art poétique du 'simple' explicitement désigné. Preuve, le poème 'Le cœur, l'eau non troublée' [...] qui se termine ainsi : 'Je suis l'heure simple / Et l'eau non troublée /'<sup>35</sup>. »

L'on évoquera aussi les mots qui semblent se rapprocher ou se dégager du silence chez Charles Juliet<sup>36</sup>, ou bien s'épanouir dans le blanc de la page chez les poétesses d'*À L'Ouest les poétesses*<sup>37</sup> :

Mon sang versé dans la terre, la pluie, mes cheveux trempés.  
Qu'il en naisse des fleurs<sup>38</sup>.

L'étoile laborieuse,  
obstinée  
rétive           à toute  
                  constellation<sup>39</sup>

<sup>32</sup> Les exemples sont beaucoup trop nombreux pour être tous cités, mais on indiquera ici quelques noms dans le domaine de la poésie française : Guillevic, Francis Ponge, François Cheng, Christian Bobin, Charles Juliet, Nathalie Quintane, Bruno Doucey (poète et éditeur).

<sup>33</sup> Guillaume Apollinaire, *Alcools* (1913), Paris, Gallimard, coll. « Poésie / Gallimard », 1980, p. 36.

<sup>34</sup> Eugène Guillevic, *Carnac* (1961), Paris, Poésie / Gallimard, 1977, p. 54.

<sup>35</sup> Michèle Finck, *Yves Bonnefoy, le simple et le sens*, Paris, José Corti, 1989, notamment p. 402.

<sup>36</sup> Charles Juliet : « Des mots simples. Pour s'approcher du silence. » *Traversée de nuit. Journal II-1965-68*, Paris, P.O.L., 2013, p. 233.

<sup>37</sup> Il s'agit d'un recueil à quatre voix, *À L'Ouest les poétesses*, de Sybille Orlandi, Marina Damjanovic, Barbara Bigot-Frieden, Theo Judit Mayer, Nantes, éditions-ex-maudits, 2022.

<sup>38</sup> Marina Damjanovic, *Danube*, in *À L'Ouest les poétesses*, op. cit., p. 67.

<sup>39</sup> Sibylle Orlandi, *La terre proche est ferme*, in *À L'Ouest les poétesses*, op. cit., p. 30.

Parallèlement, il faudrait aussi donner toute sa place, dans la culture japonaise, à la « savante simplicité<sup>40</sup> » de la pratique multiséculaire du haïku<sup>41</sup>. Cette forme poétique codifiée est sans doute la plus courte au monde, puisqu'elle se compose seulement de trois phrases de 5, 7 et 5 syllabes :

Nuit brève –  
la chenille retient  
les gouttes de rosée  
(Yosa Buson)<sup>42</sup>

Sur la pointe d'une herbe  
devant l'infini du ciel  
une fourmi  
(Ozaki Hôsai)<sup>43</sup>

Art de l'ellipse, du dépouillement, le haïku correspond au temps d'un souffle, d'une émotion fugitive, mais il peut aussi ouvrir sur le sentiment d'éternité. Cette poésie est donc aussi l'une des plus denses, qui fait se rejoindre brièveté et fulgurance, expression d'un « simple rien<sup>44</sup> » ou d'un « instantané<sup>45</sup> » et inscription dans un continuum, une totalité cosmique. Dans son dépouillement, au bord du silence, le haïku est comme l'« éclosion spontanée d'une fleur de sens<sup>46</sup> », qui « révé[e] sans discourir<sup>47</sup> ».

### ***Formes complexes et éthique de la simplicité***

La simplicité des formes n'exclut donc ni la profondeur ni l'intensité émotionnelle, là où le vide peut aussi indiquer une forme de plénitude. Inversement, le choix de formes artistiques foisonnantes ne s'oppose pas non plus à la recherche d'un idéal de simplicité. En témoignent de grandes œuvres aussi baroques que touffues telles que *Simplicius Simplicissimus* de Grimmelshausen (1669), ou encore les grandes figures de « simples » (terme consacré au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>48</sup>) qui peuplent les romans-sommes de Dickens, de George Sand, de Hugo, de Dostoïevski et de Tolstoï.

<sup>40</sup> *Haïku. Anthologie du poème court japonais*, présentation, choix et traduction de Corinne Atlan et Zéno Bianu, Paris Gallimard, coll. « Poésie / Gallimard », 2002, p. 7.

<sup>41</sup> La première anthologie date en effet de 760, comme le rappellent Corinne Atlan et Zéno Bianu dans leur anthologie, *ibid.*, p. 207.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 72.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 100.

<sup>44</sup> Corinne Atlan et Zéno Bianu, « Le sublime au ras de l'expérience », *ibid.*, p. 9.

<sup>45</sup> Corinne Atlan et Zéno Bianu, « Notes sur l'anthologie », *ibid.*, p. 19.

<sup>46</sup> Corinne Atlan et Zéno Bianu, « Le sublime au ras de l'expérience », *ibid.*, p. 7.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>48</sup> Voir ainsi Jules Michelet, « Des Simples », *Le Peuple* (1839), Paris, Garnier-Flammarion, p. 165.

Quelques mots, d'abord, sur ce roman du XVII<sup>e</sup> siècle, *Simplicius Simplicissimus*<sup>49</sup>, au titre éloquent, mais ambigu et ironique. Le roman évoque en effet les multiples aventures d'un jeune paysan devenu bouffon de cour puis aventurier, et qui est lancé malgré lui dans le chaos de la première grande guerre européenne, cette catastrophe totale que fut la guerre de trente ans. L'itinéraire et le surnom de ce bouffon, « Simplex », sont à comprendre symboliquement : ses errances à travers l'Europe ne sont pas seulement des voyages, mais l'histoire d'une expérience existentielle totale, d'une évolution elle aussi complexe et chaotique, face à l'instabilité du monde et des sociétés. Et cette expérience, alternant rusticité de la vie paysanne et roueries de la vie militaire, ramènera Simplex, *in fine*, à son point de départ, ou presque, c'est-à-dire à la simplicité choisie d'un mode de vie rustique, à une vie d'ermite dans les bois et à une spiritualité inspirée des *Évangiles*, une fois qu'il aura expérimenté, et cela de manière extrême, tous les autres modes de vie possibles.

Chez Dickens, Sand, Hugo, Dostoïevski et Tolstoï, l'ambition de produire des romans-mondes, des romans-sommes, et la complexité des sujets évoqués (les révolutions politiques ou industrielles, les guerres d'Empire, les mécanismes de l'Histoire mondiale, l'énigme de l'infini grand ou de l'infiniment petit, les énigmes du cœur humain, le brouillage incessant, en l'homme, des facteurs de liberté et des facteurs de fatalité), tout cela n'empêche pas l'invention de grandes figures de « simples », chez qui la simplicité de cœur, celle dont parlait déjà Fénelon<sup>50</sup>, frôle un sublime de la sainteté, qu'elle soit religieuse ou laïque : ainsi en va-t-il de la candide petite Dorrit au milieu du labyrinthe du monde de la finance chez Dickens<sup>51</sup>, de Monseigneur Myriel, de Jean Valjean dans *Les Misérables*, ou encore du mendiant Tellmarch dans *Quatrevingt-Treize* chez Hugo, de Jeanne la paysanne chez George Sand<sup>52</sup>, enfin du paysan Platon Karataïev, dont la simplicité, l'accord avec le Tout sont clairement érigés en idéal, par Tolstoï, à la fin de *La Guerre et la Paix*. On pense aussi, bien sûr, au personnage de Félicité dans *Un Cœur simple*, sorte d'ultime hommage de Flaubert le sceptique, l'ironique, à son amie George Sand<sup>53</sup>.

### *Une simplicité venue d'Orient*

<sup>49</sup> Hans Jakob Christoffel von Grimmelshausen, *Abentheurlicher Simplicius Simplicissimus / Les Aventures de Simplicius Simplicissimus*, trad. de l'allemand, introduction et notes par Maurice Colleville, Paris, Aubier-Montaigne, bilingue, 1974.

<sup>50</sup> L'éloge de la simplicité, chez Fénelon, est directement associée à la simplicité éloquente des paroles du Christ. Voir Fénelon, *Dialogues sur l'éloquence* (1677-1681, publication 1718), Paris, Classiques Garnier, 2021, p. 70 : « quoique simple et familier, [Jésus-Christ] est sublime et figuré en bien des endroits. »

<sup>51</sup> Charles Dickens, *Little Dorrit* (1855-57), Harvey Peter Sucksmith (éd.), Oxford, Oxford University Press, 2012 ; *La Petite Dorrit*, trad. de l'anglais par Jeanne Métifeu-Béjeau, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1970.

<sup>52</sup> *Jeanne* (1844), Paris, Édition de l'Aurore, 1986 ; mais aussi *Nanon* (1872), Arles, Actes Sud, 2005. Voir sur ce roman de George Sand l'article de Raymonde Debray-Genette, « Simplex et simplicissima : de Nanon à Félicité », in *Mimesis et semiosis, littérature et représentation. Miscellanées offertes à Henri Mitterrand*, Nathan, Philippe Hamon et Jean-Pierre Leduc-Adine (dir.) 1992, p. 229-246.

<sup>53</sup> Voir Sylvie Thorel (dir.), *Simplex vies de femmes. Un petit genre narratif du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Champion, 2014.

Si la culture occidentale a donc aimé la simplicité, il n'est pas sûr cependant qu'elle l'ait autant valorisé que les cultures orientales. La notion résonne sans doute plus encore en Orient qu'en Occident. Philippe Postel nous rappelle qu'en Chine, l'idéal de simplicité est déjà central dans la tradition philosophique et religieuse taoïste, dont la fondation est attribuée à Lao Tseu ou Laozi, au VI<sup>e</sup> siècle avant J.C. La recherche de la simplicité connaît de surcroît de multiples applications dans le domaine esthétique : pensons là encore au grand succès de certaines formes brèves comme le haïku japonais ou le quatrain chinois. L'on constate aussi que certains modèles orientaux et extrême-orientaux ont fini par fasciner une partie de l'Occident : le *design* imité des Japonais, l'intérêt des avant-gardes américaines pour le *zen*, et l'influence du *haïku* sur de nombreux poètes et auteurs occidentaux, tels Jack Kerouac<sup>54</sup>, Philippe Jaccottet<sup>55</sup>, Roland Barthes<sup>56</sup> ou encore Jacques Dupin<sup>57</sup>. Il est indéniable que nombre de grands auteurs occidentaux pour lesquels la simplicité est devenu un pilier de leur vie, l'objet d'une quête constante, se sont tournés vers les philosophies orientales et extrêmes orientales, le taoïsme, le bouddhisme, le zen : parmi eux, Thoreau, Tolstoï, et plus près de nous Charles Juliet, furent profondément marqués par cet héritage. Tolstoï y revient souvent dans ses *Carnets*, et il assimile les messages de Bouddha ou de Lao-Tseu à celle du Christ ; il en souligne la puissance d'unité, l'accord avec le Tout. Sincérité et simplicité sont aussi les signes, pour Tolstoï, de la vérité et de l'universalité de ces philosophies :

La doctrine du milieu de Confucius – admirable. Toujours la même chose que chez Lao-Tseu – l'accomplissement de la loi de nature – c'est la sagesse, c'est la force, c'est la vie. Et l'accomplissement de cette loi [...] est ce qu'il doit être lorsqu'il est simple, discret, sans effort, et c'est alors qu'il est puissant. [...] cette manière de m'occuper [...] m'a fait beaucoup de bien. Sa marque est la sincérité – l'unité, non la duplicité<sup>58</sup>.

Ou encore :

Les pensées de Bouddha, [...] du Christ [...], [...] constituent une partie de ma vie<sup>59</sup>.

<sup>54</sup> Voir Bertrand Agostini et Christiane Pajotin, *Jack Kerouac et le Haïku : itinéraire d'une errance*, Grigny, Paroles d'Aube, 1998.

<sup>55</sup> *Haïku*, présentés et transcrits par Philippe Jaccottet, dessins d'Anne-Marie Jaccottet, Saint Clément-de-rivière, Fata Morgana, 1996.

<sup>56</sup> Voir notamment *L'Empire des signes* (1970) et son cours au Collège de France « la préparation du roman. Le désir de haïku (séance du 13 janvier 1979) [https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/la-poesie-n-est-pas-une-solution/roland-barthes-dans-le-haiku-il-y-a-une-ecriture-de-l-instant-une-ecriture-absolue-de-l-instant-3422610] ; voir aussi Philippe Vercaemer, « L'instant d'écrire : le haïku selon Barthes », in *Modernités*, n° 10, *Poétiques de l'instant*, Yves Vadé (dir.), 1998, p. 131-149.

<sup>57</sup> Jacques Dupin, *De nul lieu et du Japon*, Saint Clément-de-rivière, Fata Morgana, 1981, rééd. augmentée, Tours, Farrago, 2001 ; plus généralement, sur les liens de la poésie française avec l'art du haïku, voir Dominique Viart, « la poésie française, le haïku et le sens de la précarité », *Revue des Sciences Humaines, Le haïku vu d'ici*, n° 282, 2006, p. 91-108 [hal-03127780.]

<sup>58</sup> Lev Nikolaïevitch Tolstoï, *Journaux et carnets*, traduits du russe par Gustave Aucouturier, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, t. 1 1979, t. 2 1980, t. 3 1985 ; ici t. 1, p. 795 (24 mars 1884).

<sup>59</sup> *Ibid.*, t. 3, p. 234 (13 février 1907).

Cette inspiration orientale a eu également un retentissement important auprès des lecteurs et des admirateurs de Tolstoï. Voici par exemple ce qu'écrit Romain Rolland :

Quand vint l'heure de sa crise religieuse, la Bible ne lui suffit point ; il ne tarda pas à consulter les religions d'Orient. [...] Bientôt lui vint l'idée de faire profiter l'Europe de ses lectures, et il rassembla sous le titre : *Les pensées des hommes sages*, un recueil, où l'Évangile, Bouddhâ, Laotse, Krishna fraternisaient<sup>60</sup>.

Quant à Charles Juliet, il revient longuement, dans *D'une rive à l'autre : vers l'état de simplicité* (2006), sur la valeur formatrice de ses lectures de penseurs orientaux :

*Face à la vie* [de Krishnamurti]. Ce livre a été pour moi déterminant. Il y a eu dès lors un **avant** et un **après**. [...] J'ai aussi lu d'assez nombreux livres sur le taoïsme, le bouddhisme, le zen. [...] Une lecture a été pour moi très importante, celle de Tchouang-Tseu, un philosophe taoïste. En découvrant cette œuvre, j'ai eu le sentiment que ma solitude prenait fin<sup>61</sup>.

Quant à notre séminaire, il s'est ouvert par un regard porté sur un héritage culturel venu d'Orient, celui du théâtre d'ombres, et nous poursuivrons ensuite avec une journée d'étude (17 mai 2024), spécifiquement consacrée à l'importance de l'Orient et des échanges culturels entre Orient et Occident. La première séance du séminaire (en novembre 2022) a eu pour invité François Fièvre, historien de l'art et spécialiste de l'illustration des contes<sup>62</sup>, qui a consacré un bel ouvrage à une archéologie des formes simples autour du conte<sup>63</sup>, genre par excellence de la « simplicité avec art » comme le disait déjà Mme d'Aulnoy, contemporaine de Perrault<sup>64</sup>. Cette archéologie est explorée par François Fièvre à partir des points de rencontre entre trois grandes traditions artistiques, venues aussi bien d'Orient que d'Occident : celles du conte, du théâtre d'ombres et de la silhouette. Ces pratiques, toutes trois fort anciennes (immémoriales pour le conte), déjà intimement liées dans le théâtre d'ombre de la Chine ancienne, se sont historiquement rejointes, en Europe, ponctuellement au cours du XIX<sup>e</sup> siècle (avec Andersen en particulier<sup>65</sup>) puis surtout avec l'illustrateur Anglais Arthur

<sup>60</sup> Romain Rolland, « La réponse de l'Asie à Tolstoï », in *Vie de Tolstoï* (1911-1928), Paris, BoD, 2021, p. 2. Voir aussi Nicolas Weibstein, « Tolstoï et l'Orient », in *L'évolution religieuse de Tolstoï*, Paris, Librairie des cinq continents, 1960, p. 300-321.

<sup>61</sup> Charles Juliet, *D'une rive à l'autre : vers l'état de simplicité. Entretien avec Cypris Kophidès*, Plancoët, Diabase, 2006, p.45-47

<sup>62</sup> François Fièvre, *Le Conte et l'Image. L'illustration des contes de Grimm en Angleterre au XIX<sup>e</sup> siècle*, Tours, Presses universitaires François Rabelais, 2013.

<sup>63</sup> François Fièvre, *Le conte et la silhouette. Archéologie d'une rencontre*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2024.

<sup>64</sup> « Je ne laisse pas d'être persuadée qu'il y a de l'art dans cette sorte de simplicité, et j'ai connu des personnages de fort bon goût, qui en faisaient quelquefois leur amusement favori [...] » Madame d'Aulnoy, *Contes des fées*, Nadine Jasmin (éd.), Paris, Champion, coll. « Champion Classiques Littératures », 2008, p. 459-460.

<sup>65</sup> *Le monde magique de Hans Christian Andersen, 1805-1875 : papiers collés, déchirés, découpés*, Paris, Jacques Damase éditeur, 1990.

Rackham (1867-1939). Ensuite, elles ont défié le temps et les modes artistiques en intégrant des technologies plus sophistiquées, notamment dans le cadre du cinéma d'animation, en inspirant les contes animés de la réalisatrice allemande Lotte Reiniger (1899-1981). Et l'on verra aussi que dans les contes, la simplicité formelle recouvre souvent des motifs symboliques des plus mystérieux, souvent venus du même matériau surnaturel que les mythes ; des motifs potentiellement variés à l'infini, sur des trames narratives simples.

Qu'on nous permette ainsi de conclure avec les fragments du poète romantique allemand Novalis, grand apologiste du « conte-artiste » (ou *Kunstmärchen*), à qui l'on pourrait appliquer les mots de Jean-Claude Mathieu sur Philippe Jaccottet : « l'évidence du simple et l'éclat de l'obscur<sup>66</sup> », et qui écrivait ceci : « Le poète a souvent besoin des mêmes mots, de mots éprouvés par l'usage courant. Son monde est aussi simple que son instrument – mais tout aussi inépuisable en mélodies<sup>67</sup>. » Une telle assertion pourrait aussi s'appliquer à l'usage du conte, et au-delà à toute forme d'art, car Novalis affirmant dans un autre fragment : « Le conte est en quelque sorte *le canon de [toute] poésie*<sup>68</sup>. »

---

<sup>66</sup> Jean-Claude Mathieu, *Philippe Jaccottet : l'évidence du simple et l'éclat de l'obscur*, Paris, José Corti, 2003.

<sup>67</sup> Novalis, *Le monde doit être romantisé*, trad. de l'allemand par Olivier Schefer, Paris, Allia, 2002 (fragment 32), p. 26. Novalis, « Poësie » (« *Logologische Fragmente [II]* »), in Novalis, *Schriften 2, Das philosophische Werke*, I, Paul Kluckhohn et Richard Samuel (éd.), Stuttgart, Kohlhammer, 1960, p. 533: « [Der Dichter] [...] bedarf oft wiederkehrender, durch den Gebrauch ausgespielter Worte. Seine Welt ist einfach, wie sein Instrument – aber ebenso unerschöpflich an Melodien. »

<sup>68</sup> Novalis, *Le Brouillon général*, fragment 940, trad. de l'allemand par Olivier Schefer, Paris, Allia, 2015, p. 234. Novalis, *Das allgemeine Brouillon*, 940, in Novalis, *Schriften 3, Das philosophische Werke*, II, Paul Kluckhohn et Richard Samuel (éd.), Stuttgart, Kohlhammer, 1960, p. 449: « *Das Märchen ist gleichsam der Canon der Poësie.* »